L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

La crise viticole en France.

La viticulture en France, du moins dans certaine région, subit une crise due à la surproduction et aussi à la falsification.

Dans trois départements du Sud, la crise est arrivée à l'état aigu et les vignerons n'ont rien trouvé de mieux pour améliorer leur sort que de se rebeller contre l'administration en refusant de payer l'impôt.

La politique s'est mêlée à l'affaire et certains individus, comme il s'en trouve malheureusement partout, enchantés de trouver une occasion de causer du désordre et pensant servir leurs ambitions personnelles, se sont mis à la tête du mouvement et ont fait commettre aux paysans sottises sur sottises.

Le gouvernement français a montré envers ces égarés une grande mansuétude. Il tenait évidemment compte de leurs souffrances, de l'irritation que provoquait chez eux l'éclipse momentanée d'une prospérité à laquelle ils étaient accoutumés. Il a écouté avec intérêt les doléances que leur ont apportées des délégations, et a proposé certains remèdes, entre autres une loi plus sévère contre les falsificateurs.

Les viticulteurs mécontents ont péremptoirement refusé ce dernier remède, sans se douter, peut-être, qu'ils dévoilaient ainsi leur manque absolu de sincérité. Il a décidé alors de recourir à la loi pour arrêter le mouvement et montrer aux fauteurs de désordre qu'ils n'ont et ne peuvent avoir d'autres droits que ceux dont jouissent les autres citoyens de la grande communauté à laquelle ils appartiennent.

Le mouvement va s'arrêter net et l'ordre va se rétablir comme par enchantement. Déjà le chef du mouvement est en fuite, et ses lieutenants plus ou moins louches vont disparaître.

Mais, fait curieux et presque inexplicable, les correspondants des agences de nouvelles américaines nous dépeignent un incident en somme assez banal comme une crise pouvant mettre le pays en danger. La France est en ébullition, disent les uns; la révolte des vignerons prend des proportions menaçantes, disent les autres. A les en croire une révolution serait prochaine.

Tout d'abord, il n'y a de mécontents que dans trois départements, et la France en compte quatre-vingt-six. C'est donc dans une infime partie du pays que des désordres se sont produits. D'autre part, la viticulture, tout en étant un facteur de la richesse nationale dont il faut tenir compte, ne peut même pas être mise au rang des principales ressources du pays. La culture des céréales dans le centre et le nord est autrement importante, et si l'on tient compte des immenses revenus que procurent les autres cultures, l'exploitation des richesses souterraines, les industries si variées et presque sans rivales, on constate immédiatement qu'une crise viticole, fut-elle plus étendue que celle actuelle, ne pourrait atteindre sérieusement la prospérité générale ni provoquer des troubles sérieux.

Cette crise a provoqué, dit-on, des débats animés à la Chambre des députés, mais elle n'a été qu'un prétexte pour l'opposition d'attaquer le gouvernement, et il serait absurde d'y voir autre chose.

Le ministère, par l'organe du président du conseil, a déclaré que tous les moyens de conciliation avaient été épuisés, et que le gouvernement devait faire respecter la loi, et l'assemblée l'a approuvé à une immense majorité.

Les désordres sont finis et le Parlement va pouvoir étudier les moyens de remédier aux maux dont souffrent les viticulteurs.

Beautés et laideurs humaines.

L'Académie de médecine s'occupe d'embellir l'espèce humaine que la gloutonnerie enlaidit.

Le docteur L. Jacquet, médecin à l'hôpital Saint-Antoine, a dit tout net, que si nous sommes laids c'est que nous mangeons trop vite. Notre vie, où tout marche à la vapeur est telle que nous ne prenons pas le temps de bien mastiquer, de bien mâcher nos aliments. Grossièrement divisé, nullement réduit en pâte comme l'hygiène l'exige, le bol alimentaire pénètre dans l'estomac. Il ne peut dès lors faire autrement que d'irriter les nerfs de la muqueuse stomacale, et c'est, pour commencer, la gastralgie, amorce de la dyspepsie.

Voici ce qu'a dit en résumé le docteur Jacquet:

"Des jeunes filles sont venues me consulter. Elles me montraient leur face huileuse et elles me disaient invariablement: "Voyez, j'ai le visage rouge en tout temps; il est cramoisi et brûlant après le repas, de même qu'à la moindre émotion. Et voyez, il s'inonde fréquemment de sueur."

"Eh bien, dit le docteur Jacquet, ces jeunes filles étaient des gastralgiques; j'ai noté que la pression à l'épigastre et sur le trajet des nerfs vagues était douloureuse. La cause de cette gastralgie était bien simple: depuis leur enfance, ces jeunes filles mangeaient *goulûment*."

Les choses dans ce cas, se passent comme si le bol alimentaire grossier, irritant l'estomac, produisait graduellement l'excitation et le surfonctionnement des vaisseaux et des glandes cutanées de la face. Autrement dit, l'excès d'excitation de l'estomac, la surirritation de la muqueuse digestive irradiant par l'intermédiaire du système sympathique, actionne les tissus, surmène les fonctions et les tissus.

Cette excitation incessante finit par nous déformer. Ici, elle est produite par la manière de manger.

C'est ainsi que de beaux enfants deviennent si laids lorsqu'ils arrivent à l'âge d'adultes.

Il s'agit donc d'abord de supprimer l'excitation interne et en particulier l'excitation digestive. Il faut ensuite amener le réveil des énergies des tissus en déchéance.

Pour y arriver, il y a deux moyens bien vieux, mais mal connus, bien simples, mais mal mis en œuvre. Et cependant, ils sont bien puissants.

La première chose à obtenir de la personne, c'est qu'elle mâche avec soin et avec lenteur. Il faut avouer que c'est là une chose très difficile à obtenir. On a contracté cette habitude dès l'enfance, et ce n'est pas peu de chose que d'arriver à un automatisme nouveau. Dans tous les cas, on doit user dans une certaine mesure du régime lacté.

Il faut ensuite procéder à un message, méthodique de la face, faible les quinze premiers jours, plus fort ensuite. "Voici, dit le docteur Jacquet, comment je procède. A coups rapides, je presse en tout sens entre la pulpe des doigts les tissus de la face entière dans toute son épaisseur, cela pendant quelques minutes. Puis je reprends le pétrissage de la peau seule à coups serrés en procédant méthodiquement du centre vers la périphérie. Les graisses sont alors chassées et la face quitte bien vite sa pourpre."

Ce massage, le docteur Jacquet l'appelle le message plastique. Et il est certain qu'ici le geste du médecin est comparable à celui du statuaire qui modèle la glaise.

WILLIAM WHITELEY

M. Jacques Bardoux conte dans la "Revue bleue" l'histoire de William Whiteley, le richissime marchand, mort récemment à Londres de la main d'un meurtrier. Whiteley était né en 1831, près de Wakefield. Orphelin à neuf mois, adopté par un oncle fermier, il avait, pendant son enfance, mené la vraie vie rurale, suivant les chasses des grands seigneurs voisins pour se délasser des travaux des champs. A seize ans, il entre comme apprenti chez un drapier de Wakefield; un voyage à Londres en 1851, pendant l'Exposition, le décide à y revenir pour y faire fortune. Il quitte, en effet Wakefield où son patron l'a pris pour associé, accepte à Londres diverses places d'employé, puis, lorsqu'il a réalisé 15,000 fr. d'économie, fonde dans la rue populeuse, mais pauvre de Westbourne-Grove, dite "l'avenue de la banqueroute", un magasin à l'enseigne: "Je fournis tout". Il débute avec deux jeunes filles et un groom, le 11 mars 1863, lendemain du mariage d'Edouard VII. Une vieille dame, apprenant qu'elle est sa première cliente, lui demande la permission de prier un instant, et cette prière est exaucée. L'année suivante, le petit commerçant avait douze employés et ajoutait à la draperie les articles de fantaisie. Il bâtissait bientôt un palais dans Queen's Road, organisait la vente par correspondance et tenait à la lettre les promesses de son enseigne; tailleur, modiste, épicier, banquier, architecte, entrepreneur de voyages, etc., il fournissait absolument tout, des maisons de campagne, des assurances, des cercueils, des jeunes filles à marier; il transportait, logeait, ravitaillait l'armée. Un ironiste lui demanda un jour un éléphant; le lendemain un pachyderme était sur son palier. Les magasins de Whiteley occupe aujourd'hui 6 hectares et 6,000 employés; son actif, en 1899, était évalué à 45 millions; ses héritiers ont payé au fisc 3,750,000 fr.; encore avait il réparti de son vivant, entre des œuvres de bienfaisance et de sport, une grosse partie de sa fortune. L'"Universel fournisseur" était, en outre, un philosophe qui assurait qu'avec de l'énergie et de la persévérance un homme intelligent ne doit jamais désespérer d'arriver, quel que soit le sentier où il a engagé sa vie.

UNE PAGODE EN VOYAGE.

La Corée vient de perdre un de ses plus fameux monuments la pagode de P'ungduk. Situé dans un faubourg ombragé de Séoul, ce temple tout de marbre était un témoignage magnifique des splendeurs d'autrefois; il datait de plus de mille ans. Il y a trois siècles, un guerrier japonais célèbre, Hideyoshi, ayant envahi la Corée, résolut d'emporter comme trophée de ses victoires la pagode de P'ungduk; mais les forces alliées de la Corée et de la Chine revinrent le surprendre et l'obligèrent à regagner son pays les mains vides. Depuis cette époque, la précieuse pagode coréenne n'a cessé d'être l'objet des convoitises japonaises; le succès de la guerre contre la Russie ne pouvait que les ranimer. Au mois de janvier, le vicomte Tanaka, ministre de la maison impériale, fut délégué par l'empereur du Japon pour le représenter au mariage du prince héritier de Corée. Il profita de son séjour à Séoul pour exprimer le désir que le gouvernement coréen offrit en don gracieux à celui de Tokio la pagode de P'ungduk. Le roi de Corée refusa énergiquement; son peuple, disait-il, ne supporterait pas l'enlèvement d'un sanctuaire si ancien, si célèbre, monument national, historique, sacré. Depuis quelques semaines, le monument a disparu. Le peuple de Séoul s'est montré, en effet, assez mécontent. Imaginez Londres constatant la disparition du monument de Nelson à Trafalgar Square, New-York dépossédé de la tombe du général Grant. Une enquête établit qu'une bande de 18 Japonais armés était venue procéder au démontage de la pagode, et qu'ayant entassé les pièces sur des chars, les avait conduites au train et dirigées vers le Sud. On ne pense pas que ces Japonais aient osé agir de force. On croit plutôt que le roi, après avoir repoussé publiquement la demande du vicomte Tanaka, lui a officieusement accordé la permission d'enlever le sanctuaire.

ÇA ET LA.

A propos de la statue de Marat:

—Qu'est ce qu'on inscrira sur le socle?

—*Sursum Corday!*....

Toto d'un ton sévère, à son professeur:

—Qu'est-ce que vous nous racontiez donc, vous, sur Marat?... On va lui élever une statue!....

On se rappelle le mot de Dumas fils:

—Pauvre Marat! pour un bain qu'il a pris, il n'a pas eu de chance.

—J'ai toujours devant les yeux le sort de ce grand Ami du peuple, disait Pelletan.

C'est pourquoi il a fui les baignoires.

Encore des histoires de chiens. Il n'y a pas tant de distance de "l'ami du peuple" à "l'ami de l'homme" surtout quand l'ami de l'homme est enragé.

Socrate, un chien âgé de treize ans, appartenant à M. Armstrong de Kokomo, vient d'avoir l'honneur de funérailles publiques, auxquelles assistaient les fonctionnaires de la ville, des hommes d'affaires et la société féminine de l'endroit.

Des fleurs étaient portées par Pete, un autre chien qui est connu à Kokomo pour aller chaque jour au marché sur un tramway pour faire les provisions.

On a fait à un autre chien nommé Pluton, âgé de huit ans, l'honneur d'annoncer sa mort dans les journaux d'une ville de France; il y est dit que les funérailles seront purement privées.

Quoi de plus naturel que d'honorer les chiens, en ce siècle de cynisme?

Le restaurant Thirion du boulevard Saint-Germain, vient de fermer ses portes. Il jouit longtemps, au quartier latin, d'une réputation égale à celle de Flicoteaux. Le Passant du "Rappel" nous retrace ses beaux jours.

On y mangeait pour vivre suivant la formule de Valère dans "l'Avare", qu'Harpagon eut souhaité de voir graver sur les murs. Que de célébrités vinrent là savourer leur quartier de vache enragée! Goudeau y tonitrua sa "Revanche des bêtes", dans le petit entresol si bas de plafond que les chapeaux hauteforme saluaient d'eux-mêmes en entrant. L'Elysée Méraut des "Rois en exil" y prêcha la théocratie des temps futurs. Un assassin lettré s'y montra et y fit des calembours détestables. Des princes italiens, des gentilshommes bulgares et des exilés polonais, défilèrent aux tables de Thirion....on n'avait, aux jours de sa splendeur, pas encore inventé les nihilistes russes. La jeunesse avait quelque peu oublié le chemin de ce sanctuaire discret des lettres et des arts. Il dédaigna de se transformer et décrocha son enseigne.

Un cuirassé aux enchères.

Des "Kieler Nachritchen":

La corvette cuirassée "Prince-Adalbert" a été vendue le 6 juin dernier sur le chantier impérial de Kiel. C'est sur ce petit bâtiment que le prince Henri de Prusse fit son éducation navale, sous le commandement du capitaine Mac Lean. Ils entreprirent, le 7 octobre 1878, un voyage autour du monde.

Le "Prince-Adalbert" les conduisit au Brésil; doublant ensuite le cap Horn, fit voile vers le Japon et de là rentra, le 6 octobre 1880, à Kiel.

Construite sur les chantiers "Vulcain", de Stettin, la corvette fut lancée, en mai 1876, sous le nom de "Sedan". Ce n'est que plus tard qu'elle fut baptisée "Prince-Adalbert". Son déplacement est de 3,980 tonnes et a donc 500 tonnes de plus que les nouveaux petits croiseurs cuirassés "Stettin", "Nürnberg" et "Stuttgart". Ce navire participa, en 1885, à la démonstration navale devant Zanzibar, qui obligea le Sultan à renoncer à ses prétentions sur les côtes de la colonie allemande de l'Afrique orientale. La corvette a servi, dans ces derniers temps, de caserne aux matelots des torpilleurs.

Edition Hebdomadaire de l' "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l' "Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

UN ANNIVERSAIRE.

Il y a dans la vie, que l'on appartienne au monde, qu'on en ait fait le sacrifice, des jours dont le souvenir est d'une douce évocation.

Frère IGNACE.

Ces jours-là, on les trouve dans les existences les plus mouvementées, les plus tourmentées comme dans les plus calmes, les plus paisibles, et toujours nous apparaissent-ils comme des îles vertes ensoleillées, aux heures où l'âme a soif de solitude, de recueillement, de méditation.

Dans la vie toute d'utilité, de bonté, de charité, de renoncement du "Frère Ignace", de l'Ordre des Jésuites, ces jours abondent surabondent; et celui qui assurément lui aura valu les émotions les plus pénétrantes, les joies les plus pures, est celui d'hier où il se voyait entouré par ses frères en religion et tout un monde d'amis à l'occasion de la soixantième année de son entrée dans l'Ordre de Saint Ignace de Loyola.

Rev. H. S. MARING.

Une grand'messe a été chantée par le Rév. H. S. Maring, célébrant, et les RR. A. Hugh et G. Rittmeyer, diacre et sous-diacre; et après l'évangile le Rév. John Downey a prêché.

Dans le sanctuaire se tenaient aux côtés du Frère Ignace Mgr Frain, le Rév Robinson et toute la congrégation des Jésuites.

Le Frère Ignace est né au Hanovre en 1824 d'une pieuse famille catholique possédant une large aisance. Son père, Ignace Romake et sa mère Elisabeth Kaizer donnèrent au monde le spectacle d'une union heureuse, d'un ménage exemplaire: il leur naquit sept enfants, quatre filles et trois garçons, tous morts aujourd'hui à l'exception d'Ignace et de Charles, l'un et l'autre membres de la Société de Jésus.

Ces messieurs reçurent une éducation excellente dans un grand collège de leur ville natale; et à l'âge de 17 ans, le Frère Ignace fit un intéressant voyage en Allemagne, en Suisse et en France, au retour duquel il se soumit à la loi de conscription.

Pie IX venait d'être consacré pape quand Ignace visita Rome et y demeura quelque temps en compagnie du Père Blakeney, qui, lui aussi, devait plus tard devenir disciple de Loyola.

Ignace Romake se rendit à Marseilles et y accepta l'hospitalité des Jésuites. Son désir étant de faire partie de l'Ordre, il se rendit à Avignon avec le Père Maisonable. C'est de là que le 4 octobre 1847, il prit passage à bord du navire Ste-Anne en destination de l'Amérique; ses compagnons de voyage étaient au nombre de treize, prêtres et scolastiques, dont les PP. Jourdan, Hubert, Duffo. La traversée de l'océan fut sans incidents notables, et le 27 décembre de la même année, le navire entrait dans baie de la Mobile.

L'évêque Portier fit un accueil charmant aux nouveaux débarqués qui se rendirent en voitures au collège de Spring Hill. Le Frère Ignace y passa seize mois, puis fut appelé à la Nouvelle Orléans le 8 mai 1849; le 21 juin suivant il prononçait ses vœux et entrait au service du Christ pour s'y distinguer par la plus admirable existence d'obéissance, de discipline, d'immolation, d'humilité, de modestie, de charité.

On peut dire du bon, du vénérable Frère Ignace qu'il est la "Règle faite homme". Depuis que ses supérieurs l'ont placé au guichet, à l'entrée du Collège, jamais n'a-t-on vu son humeur varier; riches et pauvres, grands et humbles n'ont eu qu'à se féliciter de l'accueil qu'ils ont reçu au seuil du grand monastère qu'ils voulussent un conseil, une aumône ou un confesseur.

Le Frère Ignace compte plusieurs parents dans la communauté des Jésuites: les PP. Maring, Hugh et Rittmeyer, les trois officiants à la cérémonie d'hier, des neveux, et le Frère Charles, un frère.

Qui ne connaît l'excellent Religieux dont on célébrait hier le soixantenaire sacerdotal! Combien de générations n'a-t-il pas vu naître, grandir..... et mourir! sa figure ne nous a-t-elle pas souri aux jours de notre enfance; sa voix ne nous sonne-t-elle pas toujours à l'oreille comme la plus caressante des mélodies, et ses vertus n'idéalisent-elles pas notre humaine nature, ne nous la montrent-elles pas dégagée de ses faiblesses, épurée et digne des heureuses destinées d'un monde meilleur!

AMUSEMENTS,

WEST END.

Le vaudeville, dont les intéressants numéros sont très habilement exécutés, est applaudi par la foule qui va passer la soirée à West End. Le concert de l'orchestre, toujours composé de morceaux artistement choisis, est également très goûté.

On annonce d'amusantes nouveautés pour la semaine prochaine.

WHITE CITY.

Toutes les promesses faites au sujet de la première représentation de "The Geisha", une comédie musicale japonaise en deux actes, ont été tenues hier soir au casino de la White City.

La pièce est très amusante et la musique est aussi pimpante que gaie. Les décors et les costumes sont très beaux, et les artistes de la troupe Olympia déploient tout leur talent avec un brio et un entrain remarquables.

L'ESPRIT DES AUTRES

—Que dites-vous de ces émeutes de vignerons?

—C'est la bouteille à l'encre.

—Le gouvernement, qui avait d'abord dédaigné les protestations des viticulteurs, commence à s'en inquiéter.

—Il met de l'eau dans leur vin.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

JEUDI, 20 JUIN 1907.

Bas du fleuve - DIAL, 11 A M
Bas Terrebonne et Lafourche—HOUMA, 12 M
Rivière Tchefuncta NEW CAMELIA 4 - M
Rivière Tchefuncta—PINELAND, 4.30 P M

VENDREDI, 21 JUIN 1907.

Rivière Tchefuncta—NEW CAMELIA, 4 P M
Rivière Tchefuncta—PINELAND, 4.30 P M

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 11. Commencé le 8 juin 1907

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR

THÉODORE CAHU

PREMIÈRE PARTIE

VIII

CLAUDIA DE LÉRIDOL.

(Suite.)

—C'est lui.... Je m'en doutais.

Elle suivit John jusqu'à ce qu'il fût entré dans l'hôtel, puis elle s'en retourna et se perdit dans la nuit.

IX

LA FUITE DU COMTE HERMANN

Après avoir commis le crime que nous avons raconté, Hermann s'était enfui comme un fou. Dans sa tête bourdonnaient mille pensées. Aucun remords ne le talonnait. Il pensait surtout à rejoindre au plus tôt Claudia afin de partir avec elle à l'étranger, dans quelque ville perdue.

Oui, partir tous les deux, aller au loin, se cacher dans un pays où ils seraient inconnus de tous, surtout ne plus se quitter et s'aimer.... Par instants, il revoyait étendu sur le tapis le corps convulsé de son père, mais c'était rapide.

Uniquement poussé par l'instinct de conservation, il courut à la remise où se trouvaient les chevaux et demanda si l'un d'eux était sellé. Sur la réponse négative, il prit sa bicyclette, sortit du château et, au lieu de regagner Nancy, où il pensait qu'on le rechercherait tout d'abord, il se dirigea vers Frouard.

Frouard est un point stratégique important. Les routes de Paris à Nancy et de Nancy à Metz s'y joignent. Un fort les protège.

Le village se trouve un peu au-dessus du confluent de la Moselle et de la Meurthe, près du canal de la Marne au Rhin. Il possède des hauts-fourneaux, un beau point et les ruines d'un vieux château construit au treizième siècle. Sur la place, peu grande, s'élève une croix gigantesque, portant un christ d'un côté et de l'autre un chevalier à casque plat et à visière fermée, un souvenir du siège que fit l'évêque de Metz dont les troupes furent chassées par les assiégés à coups de cailloux.

La gare est très fréquentée. Il y a beaucoup de mouvement. Tous les express s'y arrêtent.

Au moment où Hermann arrivait à la station, le rapide sifflait en gare. Hermann abandonna sa bicyclette dans la cour et n'eut que le temps de prendre son billet et de monter dans le train.

Le rapide met environ cinq heures pour faire le trajet de Frouard à Paris et il passe à travers des paysages d'une diversité charmante, bien faits pour captiver les regards du voyageur.

Mais pendant le voyage, Hermann resta comme abruti, cherchant, son front collé à la vitre, à trouver un peu de fraîcheur au contact du verre.

Des voyageurs montèrent, puis descendirent, il ne les vit pas. Même entre deux stations le compartiment fut rempli, il ne s'en aperçut pas.

Il débarqua à la gare de l'Est sans pensée précise, sans but défini, comme une épave jetée par la mer orageuse sur le rivage.

Lorsqu'il fut dans le mouvement de la rue, au milieu des passants, il commença seulement à réfléchir. Il se demanda ce qu'il devait faire, où il devait aller.

Peut-être la police suivait elle déjà ses traces? On avait dû croire, au château, qu'il s'était enfui vers Nancy pour prendre le train, la distance étant plus courte que pour aller à Frouard.

Sans doute, on le cherchait à Nancy. A moins que la bicyclette abandonnée dans la cour de la gare de Frouard n'eût donné l'éveil, et Hermann se figurait toute la police déjà sur pied pour l'arrêter.

Il descendit le boulevard de Strasbourg, gagna les grands boulevards et se sentant perdu, il n'osa rentrer chez lui, persuadé que sa maison devait être gardée.

Cependant, poussé par une force indéfinissable, il se dirigea vers la rue d'Aumale où il habitait. La rue, en général peu fréquentée, était tout à fait déserte.

Ce silence, cette solitude lui donnèrent confiance. Résolument il entra dans la maison et questionna le concierge.

—Personne n'est venu me demander pendant mon absence?

—Non, monsieur le comte, personne.

Le concierge ajouta en tendant les lettres et les journaux arrivés pendant l'absence d'Hermann.

—Voici le courrier .... Monsieur le comte est resté moins longtemps qu'il pensait.

Sans répondre, Hermann prit d'une main fébrile le courrier que lui donnait le concierge puis il monta chez lui, au premier étage. En rentrant dans cet appartement luxueux, qu'il devait quitter pour toujours, un long frisson lui courut de la nuque au talon, et sitôt la porte fermée il sortit de sa poche les papiers qu'il avait volés et qu'il n'avait pas encore osé examiner.

Assis devant sa table, à la lumière d'un lustre électrique, il fit trois paquets: les billets, les titres et les papiers sans importance.

Le criminel avait été favorisé. Le matin même son père avait reçu des loyers et un important remboursement. Hermann compta près de cent mille francs en billets de banque.

Les titres, les obligations de chemins de fer, les actions du canal de Suez et les rentes sur l'Etat représentaient environ cent cinquante mille francs. Seulement, pour réaliser cette somme, il fallait négocier les valeurs.

C'était dangereux, car les titres pourraient être frappés d'opposition. En les présentant, on courait le risque d'être découvert et arrêté.

Hermann pensa que le plus simple serait de se mettre en relations avec les spécialistes du vol de titres en Angleterre, ceux qui font de la banque avec les obligations et actions dérobées en France. On lui donnerait bien trente mille francs pour ses cent cinquante mille francs de papiers.

Il calcula donc qu'il se trouvait en possession de cent trente mille francs, sur lesquels il devait soixante mille francs à sir John Wilcox. Cette dette payée, il lui resterait soixante-dix mille francs.

Hermann se faisait, on le voit, une singulière idée de l'honneur. Il n'avait pas hésité à voler son père; à le tuer; mais il n'imaginait pas un instant, pour garder plus d'argent, afin de fuir avec Claudia, qu'il serait très simple de ne pas payer au gentleman anglais les sommes perdues sur parole au jeu.

Un fois ses calculs terminés, Hermann descendit dans la rue, héla un fiacre et se fit conduire à l'hôtel de Claudia. Il voulait partir avec elle par le premier train pour le Havre. De là, ils gagneraient l'Amérique. Alors, en sûreté, ne craignant pas la police française, il travaillerait afin de donner l'aisance à celle qu'il aimait si ardemment.

Pendant le trajet pour aller de la rue d'Aumale à la rue de Monceau, Hermann, tout au seul souvenir de sa maîtresse, eut un rêve charmant, enchanteur.

Il la voyait, seule dans son boudoir, lisant un roman. De temps en temps, elle arrêtait sa lecture, fermait les yeux, et son esprit s'en allait, amoureux et confiant, vers Hermann.—Que fait-il en ce moment? se demandait-elle. Sans doute il cause avec son père; il cherche à lui décrire mon amour, notre amour prêt à tous les sacrifices .... Il réussira et, s'il réussit, quel bonheur sera le nôtre!—Nous nous marierons et nous serons complètement heureux.

Cependant, à mesure qu'il approchait, il devenait nerveux, inquiet. Le rêve s'assombrissait, puis disparaissait complètement.

Lorsque le fiacre entra rue Monceau, Hermann aperçut aussitôt le flamboiement des lumières à la porte de Claudia, les voitures qui s'arrêtaient pour laisser descendre les personnes qu'elles contenaient, et les badauds qui regardaient.

—Qu'est-ce qui se passe? se demanda-t-il. Pourquoi ces illuminations?

Il regarda pour s'assurer que le cocher ne s'était pas trompé de rue. Mais non. C'était bien l'hôtel de Claudia qu'il voyait illuminé comme pour une fête.

Hermann porta la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements. Un moment, il eut l'idée de rebrousser chemin, de ne pas chercher à voir ce que signifiait ce luxe de globes électriques sur le seuil